

Entre le marteau et l'enclume, quelques modestes considérations sur l'enseignement des langues et la fin de l'humanisme

Sébastien Doubinsky
Écrivain et enseignant
Université d'Aarhus



Synergies Pays Scandinaves n° 3 - 2008
pp. 121 - 124

The focus in this essay, is on the new problems created by globalization and the shrinking place of non Anglo-Saxon languages in education and academia. There are various possible definitions and values of language, as a native tongue, a communication tool in school programs or in specialized fields, or an object of cultural and/or linguistic research, and the author points to obvious differences between the pedagogical objectives of high-school teaching and the efficiency needed in professional training. The main problem that is pointed to, is the nature of the pedagogical and cultural values of language per se in academia today, English being praised as the new Latin of the globalized world and all other languages, apart from Chinese, being pushed back as "minor languages". Due to a misunderstanding of the notion of "value", politicians and educational planners reduce considerably the options and possibilities of studying (in various forms) non Anglo-Saxon languages in universities, and as a more general consequence, we are witnessing a deeper and even more dramatic questioning of the very role of universities in Europe.

Qu'est-ce qu'une langue ? Cette question peut sembler absurde, mais c'est réellement la question que tous les enseignants de langues autres que l'anglais doivent (Quand je dis "doivent", il faut lire "sont obligés" de...) se poser aujourd'hui.

En effet, partout on assiste à des réductions drastiques de postes et de crédits aussi bien dans le secondaire que dans les études supérieures et seul l'anglais semble être encouragé à la survie. Selon les autorités compétentes, la raison en est simple : l'anglais est l'unique langue de communication européenne. Raison imprenable.

Il est vrai que l'anglais tend à devenir le latin du moyen-âge, langue commune aux lettrés et aux marchands, permettant de rédiger contrats, traités et de voyager partout sans le souci d'être incompris. De même que pour les nouvelles générations, le chinois semble désormais la deuxième langue vivante nécessaire à maîtriser pour les relations extra-européennes.

Il est dès lors compréhensible que des “petites” langues comme le français, l’italien, l’espagnol et même l’allemand n’aient plus de raison d’être. En effet, langues de “non-communication” internationales, leur champ d’utilité se voit considérablement restreint. C’est donc pour cela qu’il faut réellement se poser la question de la nature même d’une langue, si l’on veut pouvoir se défendre et échapper au massacre programmé.

Si l’on accepte le fait - indéniable - qu’une langue est avant tout un outil de communication, la question qui va se poser ensuite est logiquement: pour qui ? Une langue, en effet, n’a pas qu’une direction et il va découler toute une pédagogie et une stratégie propres à chacune de ces situations.

On peut dire, si on veut simplifier, qu’une langue sert d’abord aux natifs pour communiquer entre eux. La langue maternelle est par définition une langue riche et complexe, car elle inclut de nombreux niveaux sémantiques, qui s’adaptent et qui changent en regard de l’origine des individus concernés, ainsi que de la situation socio-historique où ils se trouvent.

C’est la langue alpha, la langue mère ou d’origine, une langue ambivalente, à la fois pleine de clarté et de sous-entendus. Une langue complexe, que les non-natifs et les spécialistes eux-mêmes mettent des années, voire des décennies, à maîtriser. Il arrive qu’une partie de cette langue échappe aux natifs eux-mêmes: c’est le cas de l’argot ou du jargon administratif. C’est donc un instrument de communication à niveaux multiples, qui fonctionne selon des systèmes internes qui lui sont propres, codifiés et même parfois codés et qui rassemble autour d’elle les individus d’une même culture ou d’un même pays.

Il existe aussi la langue de pure communication, qui va intéresser deux publics foncièrement distincts: le monde du travail et des médias, et les élèves du secondaire et les étudiants en langues, dans le sens le plus large du terme.

Le monde professionnel et les médias s’y intéressent bien évidemment dans le but de communiquer le plus efficacement avec le public ciblé. L’étude du vocabulaire ou des possibilités ludiques est alors orienté vers une analyse d’efficacité des modèles ou propositions choisis. La langue de pure communication est alors subdivisée en plusieurs catégories : langue commerciale, publicitaire, juridique, etc. Son but n’est pas de communiquer avec le reste du monde, mais avec un groupe de pairs (même si, pour le langage publicitaire, il y a une différence entre la langue interne, utilisée entre professionnels, et la langue commerciale, destinée au plus grand nombre de clients potentiels). C’est donc une langue de réseaux restreints, qui possède une grille sémantique propre au sein de la langue mère.

Pour les étudiants en langues, le problème est complexe. Il faut en effet distinguer les élèves du primaire ou du secondaire, des étudiants dans les départements universitaires.

Pour les premiers, la langue de communication est un outil qui doit permettre de comprendre et de s’exprimer dans une langue étrangère. Pour la seconde catégorie d’apprenants, le problème se complexifie grandement. En effet, la

notion même d'« étudiant en langues » est complexe. Si certains étudiants sont intéressés par la langue cible elle-même, sous son aspect communicatif et grammatical, d'autres sont attirés par la culture ou/et à l'histoire liée à cette langue. D'autres encore sont passionnés par la littérature, exprimée dans cette langue cible. Je pourrais multiplier les exemples, presque à l'infini. Bien entendu de même pour les enseignants et les chercheurs, dont les spécialités et compétences sont le reflet de choix et d'intérêts personnels, insérés dans le cadre d'une éducation à la fois généraliste et individualisée, paradoxe qui semble être au cœur même de la situation que nous connaissons actuellement.

En effet, les études de « langues » ainsi proposées dans le cadre universitaire ont pour but une étude scientifique, qui permette à chacun d'approfondir son parcours personnel tout en l'intégrant dans une perspective sociale plus vaste. En effet, si certains étudiants deviennent eux-mêmes des enseignants et des chercheurs dans ce domaine, beaucoup d'entre eux utiliseront leurs compétences et diplômes dans d'autres domaines. Grâce aux multiples possibilités (grammataire, linguistique, histoire, culture), les départements de langues doivent permettre au plus grand nombre possible d'individus de réaliser leur parcours, afin qu'ils puissent intégrer les fruits de leur réflexions et recherches au tissu social. C'est le principe même de l'université et la base de son existence.

Avec les nouvelles politiques de réduction du champ des possibles, les enseignants se retrouvent confrontés à un problème inédit. Les gouvernements désirent un enseignement universitaire des langues « efficace », « productif » et « quantifiable ». Surtout, ils veulent que cet enseignement débouche sur une qualification professionnelle autre que l'enseignement et la recherche, puisqu'ils réduisent drastiquement les postes dans ces domaines respectifs.

La question que je posais au début revient donc avec toute son actualité : quelle langue devons-nous alors enseigner ? Que recouvre le mot « langue » dans « langue, culture et littérature » ? En effet, si la langue est considérée comme dans mon deuxième exemple, alors il faudrait créer un département spécifique et universitaire de langues à usage professionnel, qui toucherait à tous les départements connexes - droit, médecine, médias, etc. Si, par contre, la langue n'est plus considérée dans sa nature uniquement « communicative », mais comme objet de recherche, nous nous retrouvons à nouveau entre le marteau et l'enclume. D'un côté, la pression de l'administration qui veut « faire des économies » et rendre l'éducation « rentable », et de l'autre, le désir légitime des étudiants qui veulent pouvoir continuer à choisir leur langue dans le domaine qui les intéresse.

La question qui se dessine donc en arrière-plan n'est pas tant : qu'est-ce qu'une langue, mais qu'est-ce que l'université ? En effet, en étranglant peu à peu les départements de langue par différents moyens (réduction de crédits, réduction de choix dans les lycées et collèges, etc.), ce n'est pas seulement le français, l'italien, l'espagnol, l'allemand - pour n'en citer que quatre - que l'on élimine, c'est aussi la raison d'être même de l'université, car répondre à la question « qu'est-ce qu'une langue ? » est une question ouverte, un immense champ de recherche qui ne peut trouver sa réponse dans un cours de laboratoire.

Pour terminer, la valeur qualitative si recherchée par nos dirigeants pose un problème fondamental, qui touche à l'existence, voire à la survie de nos démocraties. Pour prendre un exemple simpliste, la valeur d'une pomme ne réside pas seulement dans son prix. Elle réside aussi dans l'énergie et les vitamines qu'elle apporte au corps humain. L'objet n'est pas limité par sa valeur transactionnelle. Si le paysan et le marchand font un profit sur la pomme, le savant qui mangera la pomme pour continuer sa recherche en fin d'après-midi certes ne fera pas de profit immédiat, mais profitera au centuple à la société par le résultat de ses recherches. La valeur véritable de la pomme n'est donc pas d'une couronne, mais éventuellement de plusieurs millions. Et je ne parle même pas de celle de Newton, qui était gratuite ! Il en est de même avec l'enseignement. Sa valeur n'est pas immédiatement évaluable ou quantifiable. C'est un investissement à risque, certes, et, qui plus est, à long terme. Mais les investissements à long terme sont toujours, et de loin, les plus profitables en fin de compte.

Ainsi, il est intéressant de prendre l'exemple du Net avec ses *long-tail profits*, où un vendeur de produits ignorés, méprisés ou considérés comme de peu de valeur (chanteurs ou groupes oubliés, photographies de tracteurs, posters d'événements artistiques secondaires, etc.) peut générer un immense profit de par sa situation particulière et sa petite « niche », même s'il ne vend qu'un ou deux articles par semaine pendant plusieurs années.

On pourrait dire qu'en Europe aujourd'hui, les départements de langue sont exactement dans cette situation là. Bien entendu, c'est du long terme, mais les départements qui aligneront le plus de choix, même pour deux ou trois étudiants, le plus de variété de sujets pointus, seront les grands gagnants à long terme.

Et il ne faut pas oublier qu'une des caractéristiques fondamentales de la naissance des littératures européennes a été l'abandon du latin au profit des langues vernaculaires. Dante, Ruteboeuf, Alphonse X, Sebastian Brandt, pour ne citer que quelques exemples... Pour une Europe démocratique, où le sens, l'opinion et le débat sont si importants, réduire l'enseignement des langues à une simple vision utilitariste est un crime contre l'humanisme. Et contre la raison d'être même de ses universités.